

cédemment. Il doit aussi veiller à ce que le rouleau se promène régulièrement sur toute la surface du champ, de manière à ce qu'aucune partie n'échappe à son action.

Pour éviter les courtes tournées, on suit la même marche que dans le hersage, c'est-à-dire qu'au lieu de faire des trains contigus, on opère de manière à laisser entre deux trains successifs au moins la largeur d'un train, et à faire tourner l'attelage toujours dans le même sens. On ne saurait, toutefois, adopter cette marche dans les terres en pente, attendu qu'elle obligerait l'attelage à remonter en traînant le rouleau à l'une des extrémités des trains. En pareil cas, on dirige l'instrument transversalement à la pente et en commençant par les parties les plus élevées du terrain, et l'on roule par trains contigus en faisant tourner l'attelage alternativement à droite et à gauche, et toujours en descendant.

Les terres non inclinées ou qui, du moins, n'offrent qu'une faible pente, labourées à plat ou en planches larges, peuvent être roulées en suivant les bords du champs. Cette méthode est expéditive; car elle diminue les dimensions des tournées et les pertes de temps qu'elles occasionnent.

Quant à l'iniformité du roulage, on la maintient aisément, soit que l'on dirige l'instrument au moyen de guides, soit que l'on se place à la tête de l'attelage. Dans le premier cas, le conducteur marchant derrière le rouleau le découvre entièrement, et il lui est facile de s'assurer qu'il y a coïncidence, entre les limites des trains, et que l'instrument ne recouvre ni trop ni trop peu. Dans le second cas, le conducteur se tient habituellement à la gauche de l'attelage, et il doit alors, pour assurer la coïncidence des trains, s'il roule en suivant les bords du champs, tourner constamment à droite; si, au contraire, suit la direction du labour, il doit faire en sorte de tourner constamment à gauche, de manière à pouvoir toujours apprécier la distance qui le sépare du train situé sur sa gauche, et réserver un train intermédiaire dont la largeur soit égale à la longueur de son rouleau.

Comment terminer l'éducation d'un jeune homme.

Donnez lui beaucoup d'argent, laissez-le à rien faire, laissez-le libre de choisir ses compagnons, de passer ses veillées où il lui plaira, de rentrer à la maison quand il sera prêt, et son éducation sera bientôt complète et parfaite.

— Un bon cultivateur ne sera jamais satisfait, si sa terre ne lui donne pas tous les ans, un plus fort rendement.

La routine vaincue par le progrès.

DEUXIÈME PARTIE.

CONTINUATION DES SUCCÈS DE PROGRÈS — LES REVERS DE ROUTINEAU AUGMENTENT — ROUTINEAU A SA RUINE ENTÈRE, EST ÉBRANLÉ. — IL S'APERÇOIT ENFIN QU'IL A FAIT FAUSSE ROUTE, ET COMMENCE A MODIFIER SA MÉTHODE.

CHAP. I.

ESTIMATION DU BÉTAIL DE PROGRÈS — CONVERSATION SUR LA CULTURE DU TRÈFLE — CE QUE C'EST QUE L'HUMUS — DU DÉFRICHEMENT DES PRAIRIES — CONVERSATION ENTRE ROUTINEAU ET PROGRÈS SUR LA CULTURE ET LA DIRECTION A DONNER AUX JEUNES GENS.

La Toussaint était passée; à partir de cette époque, Progrès était maître de cultiver sa ferme comme il l'entendrait.

M. Blanchard vint à la Bruyère pour procéder à l'estimation du bétail, ou plutôt pour y assister; car ils n'y connaissait pas grand'chose.

M. Blanchard avait prié Routineau d'agir à sa place. On devait prendre un troisième expert, si les partis ne s'entendaient pas. Mais comme tous étaient d'honnêtes gens, le tout alla tout seul.

Les vaches qui étaient belles et en bon état, furent estimées à 40 piastres la pièce: les génisses, 14 piastres la pièce, les bœuf 140 piastres la paire, et les deux mulets, 145 piastres; plus quatre porcs qui furent évalués 30 piastres.

Il y avait ensuite beaucoup de volailles, sur lesquelles Marguerite avait des redevances à donner, mais elles lui appartenaient.

Progrès devait donc, à peu près, 260 piastres à M. Blanchard. Il lui demanda s'il voulait l'attendre quelques temps.

— On me doit de l'argent, lui dit-il, et je n'ai pas vendu beaucoup de blé; si cela ne vous gêne pas, je vous prierais d'attendre quelques mois, je vous paierai l'intérêt de cinq pour cent. De plus, il me faut encore acheter du bétail, et j'aurai besoin des quelques sous qui me reste.

— M. Blanchard répondit qu'il ne demandait pas mieux; que Progrès le rembourserait quand il le voudrait.

Progrès fit remarquer à M. Blanchard que son avoir avait augmenté depuis qu'il faisait des prairies artificielles, parceque, avant d'en faire, il n'avait que trois vaches et une trentaine de mauvaises brebis, et que l'augmentation du nombre de ces animaux, lui avait donné de bons bénéfices. M. Blanchard l'en félicita, mais il lui fit remarquer que ces belles prairies lui avaient fait perdre une belle vache. Il lui conseilla d'être prudent et de ne pas se laisser entraîner

par les conseils dangereux de gens qui ne trouvaient jamais bien ce que faisaient les autres, et surtout de ne pas accepter sans y réfléchir, toutes les nouveautés qui se faisaient jour. Il lui demanda, ensuite, s'il allait défricher des bruyères.

— Sans doute, mon maître, répondit Progrès, et il me semble que vous avez plus à y gagner qu'à y perdre.

— Oui, si ce travail ne vous empêche pas de bien cultiver vos vieilles terres. Quant à moi, je crois que vous feriez beaucoup mieux d'attendre que ces terres fussent améliorées, puisque votre nouvelle culture doit vous mener là; en défrichant vos bruyères, vous vous priverez d'un bon pâturage, et Dieu sait si vous pourrez payer le prix du fermage.

Craignez de faire trop de prairies artificielles à la place du bon grain que vous semiez autrefois. J'ai peur qu'il vous arrive de mettre toutes vos terres en prairies artificielles.

— Ce ne serait peut-être pas ce que j'aurais de plus mal à faire, répondit Progrès.

— Routineau crut l'occasion bonne de lancer son petit mot. Il assura que la culture de Progrès était tellement dégénérée, qu'il en était rendu à ne presque plus semer de blé.

M. Blanchard regarda Progrès et lui dit:

— Est-ce vrai cela?

— Oui, Monsieur, presque vrai, cependant le voisin doit savoir que j'en récolte en assez bonne quantité. Mais d'ailleurs, pourvu que je vous paye votre terme, qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Oui, mais avec quoi le paierez-vous, si vous ne récoltez pas plus de blé qu'il ne vous en faut, pour vivre?

— Oh! cela ne m'inquiète pas, voyez-vous, mon maître, un grand agriculteur qui se nommait Jacques Bugeault, disait: "*Veux-tu du blé, fais des prés.*" M. Martineau m'a répété cela si souvent, que j'ai fini par y croire; car enfin, si on ne s'en rapporte pas à ceux qui en savent un peu plus long que nous, on en restera là où nous étions du temps du bon roi Dagobert, qui comme vous le savez, mettait ses culottes à l'envers. *L'Instruction est mère de la fortune*, disait encore maître Bugeault.

— Et vous croyez donc que J. Bugeault, comme vous l'appellez, et M. Martineau en savent plus que nos pères et nous pour bien cultiver la terre? dit Routineau.

— Mais oui, je le crois, car il y a un proverbe, qui dit: *Le routinier est mauvais cuisinier*. D'ailleurs, ces messieurs n'ont-ils pas vu plus de pays que nous? on apprend un peu partout et on finit par en savoir long; et la preuve, c'est que je ne me trouve pas mal d'avoir suivi les conseils que l'on m'a donnés.

— Oui, mais, il faudra voir si cela